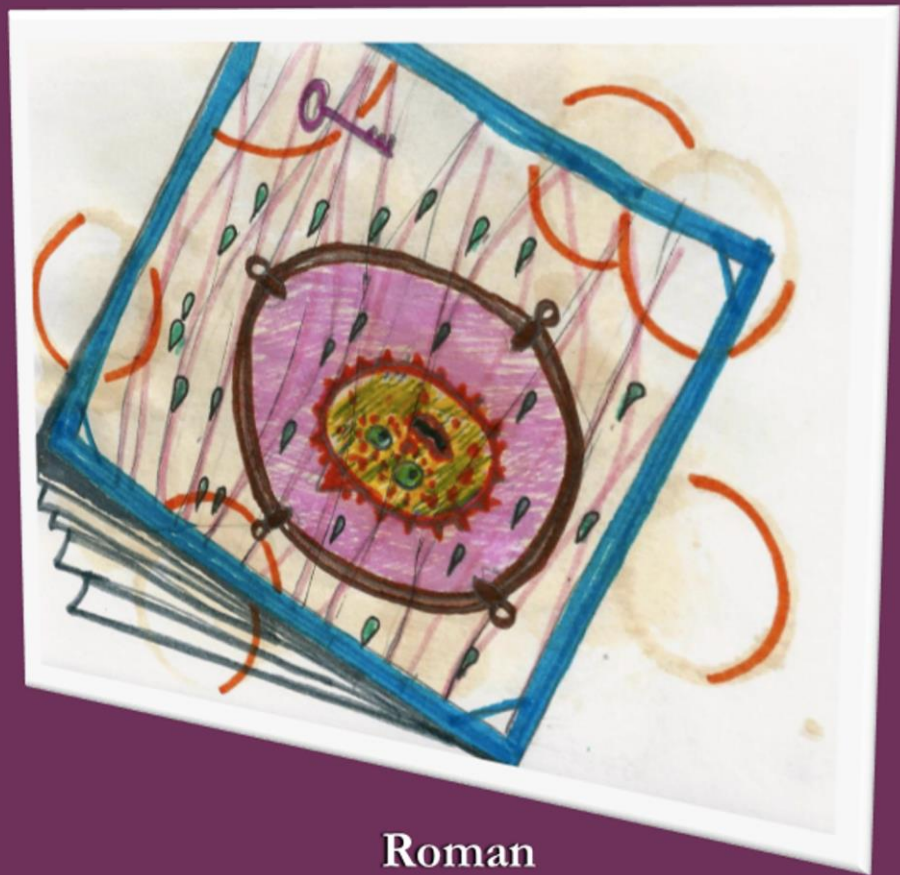


Julie Aranda

Schizo, qui es-tu ?



Roman

www.alterpublishing.com

Julie Aranda

Schizo, qui es-tu ?

Roman

www.alterpublishing.com

© 2017 AlterPublishing
ISBN : 978-1545213803

À ma famille.

Première partie

Le ciel était profond ce midi. Éclairé d'un jaune paille, solaire et lumineux. Des martinets, vifs et gracieux, volaient haut ; c'était le signe que le temps allait se maintenir au beau. Il n'y avait pas un souffle de vent, mais de l'air, oui. Le chant doux et puissant des cigales réjouissait mes oreilles comme une symphonie. Parfaite journée de fin de saison. L'été indien sur la Côte d'Azur était formidable. J'appréciais cette période sans touristes qui réservait ses trésors aux autochtones.

Dehors, une dernière cigarette me permettait de profiter pleinement. Assise sur les marches de ma voisine, dans la ruelle sertie de murs de pierres, je levai les yeux vers le ciel. Je plaçais cette perspective au premier plan de mon champ de vision. Comme aspirée, j'étais presque au niveau des petites hirondelles, quand soudain la voie familière de ma mère se faufila par la fenêtre et brisa ma rêverie. « À table ! » J'écrasai mon mégot et rentrai.

Mon frère, ma sœur et moi étions assis dans la salle à manger. Ma mère avait dressé le couvert comme à l'accoutumée, une nappe en intissé jaune avec des grosses efflorescences orange et ses fameuses assiettes en Arcopal noir. Du genre qui se brise en mille éclats, si par hasard elles vous échappent lors du service. Le rôti trônait sur la table. Mon père avait disposé, sur le dessus, le bouquet garni, comme s'il s'agissait d'une composition florale. Il faisait ses petits coups en douce, des carottes en forme de fleurs, des volcans de purée... Ce qui nous amusait toujours. Les repas prenaient toujours un

petit air de fête chez nous. La purée blanche maculée de grains de poivre moulu contrastait avec le noir étincelant de la vaisselle. Le plat, plein d'odeurs mélangées de sel et d'épices, était à peine entamé ; mes parents suggérèrent déjà un programme dominical. Ma mère se racla la gorge, chercha furtivement le regard approuvateur de son mari, puis, avec un de ses tons les plus aimable, mielleux, de ceux qui n'engendraient que des réponses positives elle demanda : « Les enfants, est-ce qu'une promenade vous ferait plaisir ? »

Bizarre, cela n'avait plus rien d'habituel depuis que tous les trois avions quitté la maison.

Il fut une époque où ce genre de sorties familiales était courant, mais ce n'était plus du tout d'actualité. Être réunis tous les cinq pour un déjeuner paraissait déjà extraordinaire. D'habitude, le café brûlant à peine bu, un « Merci » lancé à la cantonade, et deux bises légères, nous libéraient de nos obligations filiales.

Chacun reprenait sa vie. Nous, celle de jeunes adultes occupés et mes parents la leur, partageant leur solitude de retraités en tête-à-tête.

J'avais toujours détesté les surprises. Les anniversaires surprises, les invités surprises et même les pains-surprises et autres pochettes surprises. Je suis de nature assez émotive et les surprises ne me conviennent pas. La perspective d'une promenade inattendue avait déclenché en moi un questionnement intense et inquiétant. Alors que je n'aspirais qu'à profiter des vingt-huit degrés prévus par la météo et de ma relative solitude. Je ne m'attendais pas à devoir égayer la vie de mes parents, qui avaient du mal à retrouver leurs marques sans

leur nichée. Malgré tout, et afin de ne pas rompre ce petit moment de félicité parental et fraternel, je ne répondis rien.

Le reste du repas fut pris dans un silence religieux tant la question de ma mère nous avait paru incongrue.

Je m'assis calmement à l'arrière de l'Opel Corsa. Ni mon père au volant, ni ma mère à ses côtés ne mentionnèrent un seul indice quant à notre destination. Je ne leur posais pas de question, ne voulant pas gâcher leur effet. En silence, j'échafaudais des hypothèses.

Papa démarra.

Le vrombissement du moteur semblait être le seul bruit autorisé à bord.

La route empruntée, inhabituelle, n'évoquait en moi rien de familier. Auschwitz était bien trop loin pour un départ si tardif. J'invalideais aussitôt cette piste farfelue, bien que le doute persistât dans mon esprit. Pendant près d'une demi-heure la voiture emprunta les routes tortueuses de l'arrière-pays.

Dans les virages, la force centrifuge me berçait. À gauche, à droite, « Clip » colée contre mon frère, « clap » serrée contre ma sœur.

Le doux ronron du moteur et la tendre proximité de ma famille, me procuraient un étrange sentiment de sécurité. Je me sentis si bien que j'en oubliais un instant la destination finale. Mes émotions ambivalentes oscillaient entre anxiété intense et confiance excessive.

La voiture s'immobilisa devant un bâtiment massif et sans âme semblant tout droit sorti de l'ère soviétique. Sur le parking, une myriade d'ambulances. Des blanches, des bleues, des rouges et jaunes comme celles des pompiers. Le nom d'une des

compagnies me fit sourire. On pouvait lire en lettres noires « Ambulance Grands Voyages. » Un grand voyage en ambulance me paraissait risqué. Je me sentis privilégiée, j'arrivai là avec une Opel immatriculée DAD 06. Je constatai avec soulagement qu'il n'y avait aucun portail semblable à celui d'Auschwitz. J'observai le balai incessant des véhicules avec gyrophares. Les blancs, gyrophares bleus, les bleus, gyrophares bleus, les rouges, gyrophares bleus. Quel spectacle ! À vous faire tourner la tête !

J'en tirai aussitôt deux conclusions. La première : peu importe la couleur du véhicule, les gyrophares étaient bleus. La deuxième : je n'avais aucune idée ni de l'endroit, ni de la raison qui nous avaient conduit ici, ce dimanche de septembre ensoleillé. La surprise.

Quant aux piétons, il n'y en avait aucun en état de marche. Celui-là, assis sur un fauteuil roulant. D'autres, aidés d'une béquille ou d'un cadre. Un autre encore, trainant derrière lui d'un côté sa fumée de cigarette et de l'autre sa poche de perfusion fixée sur un trépied à roulette.

Mon esprit persistait à ne pas bien comprendre quand soudain une voix intérieure et menaçante, se détacha du vacarme ambiant, et articula dans mes oreilles : « Ils sont tous là, tu es fichue, ils vont te faire payer, tu verras. »

Mon diplôme obtenu, je fis le choix du tarif déconventionné. Plus par obligation que par conviction. Je pouvais facturer mes séances une centaine d'euros, remboursant ainsi le coût de mes longues années d'études. Déontologiquement cela ne me posait pas de problèmes. Il était admis qu'une psychothérapie était d'autant plus efficace que le patient y participait financièrement.

Si l'implication de mes clients était indispensable, elle se devait d'aller au-delà d'un simple débit carte bleue. Du moins c'était mon sentiment. Peu importe, je débutais avec toute la fougue de ma jeunesse, dans un cabinet flambant neuf. L'application du précepte du Maître m'ôtait toute forme de culpabilité ; d'autant que mon banquier, lui, voyait cette coutume d'un très bon œil. C'était une relation gagnant-gagnant, du moins entre mon financier et moi. J'atteignais enfin le statut de psychiatre. Les patients, dirigés chez moi par les autres cabinets, se pressaient à la porte.

L'exercice requérait trois paramètres indispensables : des patients, des maux et des remèdes.

Je ne manquais ni de patients, ni de maux.

On plaçait sous le terme « maux » un ensemble de symptômes, que l'on associait entre eux pour définir des pathologies. Les états d'âme étaient même devenus des maladies définies scientifiquement.

La timidité, par exemple, était caractérisée par plusieurs symptômes : rougeur des joues lors d'une prise de parole en public, sueurs à l'idée de pénétrer en premier dans un restaurant, élévation du niveau cardiaque dans une situation sociale, trac avant d'entrée en scène. Le corps médical l'avait

renommée « phobie sociale. »

La difficulté était de définir la limite entre les deux, n'ayant pas pour consigne d'effectuer des mesures cardiaques ou de tension pour pouvoir le déterminer. Il eût fallu établir des niveaux comme le nombre maximum de battements du cœur à la minute pour lequel cette timidité serait caractérisée de malade.

La phobie sociale pouvait aussi être considérée comme de l'anxiété, de l'angoisse, ou du stress.

L'anxiété et l'angoisse étaient définies par les mêmes symptômes que la timidité (rougeur, bégaiement, augmentation du rythme cardiaque), seule la source était différente, la timidité étant basée sur la peur des autres.

Le stress en général pouvait avoir une origine connue (sociabilité, travail, araignées, traumatisme) ou inconnue ce qui ne facilitait pas l'établissement du diagnostic. Globalement, nous avons un nombre défini de maux que nous classions en fonction de leurs forces, leurs origines, leurs mélanges, pour former une multitude de maladies. J'avais ainsi plus de cinq cent pathologies, classifiées dans le grand livre de la psychiatrie occidentale le DSM.

Des maladies apparaissaient ou disparaissaient au fil des nouvelles versions du DSM. Ou bien c'était la définition ou la description de la maladie qui variait.

L'homosexualité avait ainsi été retirée de la liste des maladies dans les années 1980, au profit de la pathologie « Je ronge mes ongles », « Je ne vide jamais mon grenier, j'accumule », « L'anticonformisme » ou même « Le franc-parler. » Si mon cabinet avait été vide, j'aurais pu poser un et

même plusieurs diagnostics à n'importe quelle personne.

Je m'efforçais de ranger mes patients dans ces catégories pour prescrire le traitement adéquat. Presque obnubilée par cette partie de mon travail qui m'imposait d'essayer de classifier des êtres humains.

Cinq cent pathologies et seulement trois ou quatre types de traitements. Ce qui facilitait le travail de prescription, car même si je me trompais dans mon évaluation, je retombais sur un traitement adapté, comme le chat retombant sur ses pattes. Anxiolytique, somnifères, antipsychotique, antidépresseur. Il n'était pas interdit de les mélanger.

Je disposais de ces compositions vendues très cher et dont on ne connaissait pas grand-chose et surtout du pouvoir de les prescrire. Sur ce point j'étais plus chercheur en pharmacie que convaincue de l'efficacité de mes prescriptions.

Plus de cinq cent classifications pour traduire trois grands types de maladies psychiatriques : les névroses, les psychoses et les perversions, qui pouvaient s'expliquer plus simplement.

Les patients névrosés restaient accrochés à la réalité mais avaient du mal à la supporter.

Les psychosés décrochaient d'une réalité qui leur pesait aussi.

Les pervers s'arrangeaient avec elle.

La réalité était difficile à affronter pour tous, que l'on soit malade ou pas.

Je me questionnais sur ce qui caractérisait un malade ou un « sujet sain. » Les malades étaient vraisemblablement plus conscients du fait que la réalité était difficile à assumer, que les sujets sains. Mais une fois ce constat réalisé, ils peinaient à

l'accepter.

Les non malades pouvaient être de trois sortes : des malades qui avaient réussi à accepter leur réalité, des sujets sains car ignorant de leur réalité ou des pervers contournant la réalité à leur manière. Pour ces derniers, ils pouvaient être considérés comme non malades car on avait du mal à les identifier et quand on y parvenait, on parlait du principe qu'on ne pouvait rien y faire. La manipulation frôlait ainsi la normalité.

J'aboutissais à la conclusion que le problème venait de l'acceptation de la réalité. Logiquement, je comprenais mal qu'on agît uniquement sur les symptômes. Il me parut plus naturel de vouloir changer cette réalité, bien que ce fussent beaucoup trop ambitieux, voire impossible.

Enfin, en tant que psychiatre, on ne me demandait pas de chercher des solutions, ni même de guérir, mais d'éviter des débordements.

Ce que je fis avec application pendant trois ans, remboursant mon emprunt, prescriptions après prescriptions ; creusant le trou de la sécurité sociale et gonflant le porte-monnaie des gros laboratoires.

Table des matières

| | |
|---------------------|-----|
| Schizo, qui es-tu ? | 1 |
| Première partie | 5 |
| Deuxième partie | 63 |
| Troisième partie | 143 |
| ÉPILOGUE | 187 |

Chez AlterPublishing SAS, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que le téléchargement soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel.

Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous.

Les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets.

À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits.

Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur.

Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de

garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2017 AlterPublishing Books

